

Le déclin de la vérité.

Par déclin de la vérité, on ne saurait entendre un déclin de la connaissance de vérités de toutes sortes – nos connaissances ont considérablement augmenté au contraire –, mais un déclin de la valeur qu'on accorde à la vérité. Mieux, la vérité ne fait plus sens. Quand le Christ dit « Je suis la voie, la vérité et la vie », il dit apporter une vérité susceptible de nous éclairer. Or, comme le dit Nietzsche, « Dieu est mort », il n'y a plus de vérité qui fasse sens pour tous ; tel est le nihilisme de notre temps. Platon mettait sur un même plan le vrai, le beau et le bien – le bien et le beau donnant du sens à l'existence. Nous avons tendance aujourd'hui à mettre le vrai du côté de la science, le bien et le beau du côté d'appréciations variables selon les individus et les cultures.

C'est ce à quoi incline le positivisme, qui laisse à penser qu'il n'y a de vérité que scientifique, celle-ci étant vérifiable dans les faits. Or dire, par exemple, que dans l'absolu on ne doit pas tromper autrui, ni trahir sa parole, voilà un précepte moral dont on ne peut vérifier la validité dans les faits. À la limite, dans les faits il peut être plus avantageux de tromper autrui. On ne peut donc pas non plus, comme le font les pragmatistes (William James, Rorty aux États-Unis), définir le vrai ou le juste comme ce qui est *avantageux* pour soi et pour le groupe.

Non ! il y a bien une vérité d'ordre esthétique ou une vérité du mal... Au sens où on parle de la vérité d'une œuvre d'art, d'une scène de théâtre ou de film, dès lors qu'elle nous fait toucher de près le réel (de la vie, de la mort, du bien, du mal, de la souffrance, de l'amour...) : l'émotion que je ressens est subjective, ce qui ne signifie qu'elle n'est pas partageable ; et je ne suis pas insensible aux œuvres d'art non-occidentales, (à l'art musulman, africain, japonais...). C'est peut-être plus évident encore en morale. Qui dit expérience morale, dit épreuve de vérité, quand on est placé face à des choix difficiles qui engagent la responsabilité, face à la présence du mal. L'expérience du mal et de l'inhumain concerne tout homme, quelle que soit sa culture.

On commet une erreur en confondant sujet et individu. Ce n'est pas parce qu'une expérience est subjective qu'elle n'est qu'individuelle. Ce qu'on appelle culture (par exemple artistique ou littéraire), loin de nous enfermer dans notre individualité, nous ouvre à l'autre, permet un écart de soi par rapport à soi, une distance éclairante. Comme le dit François Jullien, « il n'y a pas d'identité culturelle », il y a des ressources culturelles (celles que nous tirons de la tradition qui a fait notre culture) ; et plus nous activons ces ressources, plus nous sommes à même de nous intéresser aux ressources d'une autre culture.

L'idéologie individualiste au cœur du libéralisme, qui fait de l'individu le commencement et la fin de la vie économique et politique, est une entrave à l'accès à l'universel. L'ultralibéralisme politique et économique de notre époque, en faisant de la réussite de l'individu seul et de l'argent le moteur de la vie économique et sociale, détruit non seulement le lien social mais les liens inter-culturels (d'où l'enfermement communautariste que l'on dénonce), la culture tout court, en un mot ce qui fait l'humanité de tout être humain, quel qu'il soit. La question finalement devient éminemment politique.

Bernard Piettre